



Du 26 au 30 novembre 2008

VIE ET DESTIN

D'après Vassili Grossman / Adaptation et mise en scène Lev Dodine

GRANDE SALLE

Spectacle en russe surtitré en français

CONTACT SCOLAIRES

Marie-Françoise Palluy

04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

VIE ET DESTIN

D'après Vassili Grossman / Adaptation et mise en scène Lev Dodine

Spectacle en russe surtitré en français

Avec les acteurs du Maly Drama Théâtre – Théâtre de l'Europe, Saint Pétersbourg

Elizaveta Boyarskaya, Tatiana Chestakova, Oleg Dmitriev, Pavel Gryaznov, Ekaterina Kleopina, Alexandre Kochkarev, Anatoly Kolibyanov, Danila Kozlovski, Sergei Kozyrev, Sergei Kouryshev, Valery Lappo, Urszula Malka, Alexi Morozov, Stanislav Nikolskiy, Adrian Rostovski, Daria Roumyantseva, Oleg Ryazantsev, Vladimir Seleznev, Elena Solomonova, Alena Starostina, Igor Tchernevitch, Anastasia Tchernova, Stanislav Tkachenko, Georgi Tsnobiladze, Vladimir Zakharyev, Alexey Zubarev

Collaboration artistique – Valery Galendeev

Décor – Alexei Porai-Koshits

Costumes – Irina Tsvetkova

Lumières – Gleb Filshtinski

Musique – Mikhail Alexandrov, Evgeni Davydov

Durée : 3h30
avec entracte

Coproduction : Maly Drama Théâtre - Théâtre de l'Europe - Sponsor Norilsk Nickel
Avec le soutien de l'agence fédérale pour la culture et le cinéma de Russie et de Rao Ues de Russie
Avec le soutien de la Région Rhône-Alpes

SOMMAIRE

VIE ET DESTIN.....	4
VASSILI GROSSMAN	5
LEV DODINE	6
ENTRETIENS AVEC LEV DODINE.....	8
LES ÉCHOS DE LA PRESSE.....	15

VIE ET DESTIN

Un terrain de volley-ball avec son filet comme un grillage, qui coupe en diagonale le plateau où sont placés un buffet, une table, un lit de fer, un piano et, dans le fond, une haute glace et une baignoire. C'est dans cet unique décor que va se dérouler *Vie et destin* de Vassili Grossman adapté par Lev Dodine qui nous fait passer du ghetto de Berditchev à un appartement moscovite ou à la ligne de front de Stalingrad, au goulag et à un camp nazi.

Vie et destin, roman-fresque, devait être le *Guerre et Paix* du XXe siècle. Son auteur, Vassili Grossman (1905-1964) écrivain soviétique de renom, y faisait revivre l'URSS en guerre à travers l'histoire d'une famille dont les membres partageaient la vie quotidienne du peuple russe, depuis Stalingrad assiégée jusqu'à Treblinka libéré par l'Armée rouge. Mais, audace stupéfiante, l'auteur s'y interrogeait aussi sur la terrifiante convergence du communisme de Joseph Staline et du nazisme d'Adolf Hitler. Et pour aggraver son cas, Vassili Grossman, co-auteur avec Ilya Ehrenburg du *Livre noir* sur l'extermination des juifs par les nazis sur les territoires de l'URSS, y revendiquait sa judaïté à travers l'évocation de la mère de son héros assassinée par les Einsatzgruppen. Envoyé en 1960 à la rédaction d'une des plus prestigieuses revues soviétiques de l'époque pour être publié, le roman fut aussitôt confisqué. Malgré ses protestations on assura à l'auteur que son roman ne serait jamais publié, en tout cas « pas avant 200 ans ». Heureusement, le roman parut vingt ans après en Occident et fut aussitôt considéré comme une oeuvre majeure.

Pour son adaptation, sur laquelle il a travaillé avec ses élèves et sa troupe pendant plusieurs années, Lev Dodine a choisi comme fil conducteur le chapitre emblématique de « la lettre de la mère » devenu ici récitatif qui rythme tout le spectacle.

Comme une confirmation de Walter Benjamin : « La mort est la sanction de tout ce que relate le conteur. C'est de la mort qu'il tient son autorité ».

Ovationné à chaque représentation lors de sa création mondiale en février 2007 à la MC93, *Vie et destin* s'inscrit dans le répertoire du Théâtre Maly aux côtés de l'admirable *Frères et soeurs*.

Toute l'œuvre de Vassili Grossman est éditée dans la collection Bouquins – Robert Laffont



© Viktor Vassiliev

VASSILI GROSSMAN

Vassili Grossman est né le 12 décembre 1905 à Berditchev, l'une des "capitales" juives d'Ukraine, dans une famille non croyante qui ne parlait pas yiddish.

Après des études à Kiev, puis à Moscou, il obtient son diplôme d'ingénieur chimiste en 1929 et commence à écrire. Installé dans la région du Donbass, il revient peu de temps après à Moscou. Encouragé par Gorki, il abandonne son premier métier pour se consacrer entièrement à l'écriture.

En 1934, il publie un récit *Dans la ville de Berditchev* sur la Guerre civile et un roman *Glückauf* sur les mineurs du Donbass.

Auteur prolifique d'un roman en quatre parties, *Stépane Koltchouguine*, l'histoire d'un ouvrier révolutionnaire, et de nombreux récits, il a tous les titres pour être admis à l'Union des écrivains en 1937. Lorsque la guerre éclate en URSS en 1941, Vassili Grossman se porte volontaire et entre à la rédaction du journal de l'Armée rouge qu'il suit jusqu'à Berlin. Avec Ilya Ehrenbourg, il est alors le correspondant de guerre le plus populaire. Les massacres massifs de civils juifs par les nazis, la Shoah à ses débuts, dans lesquels il va perdre sa mère sont un énorme traumatisme dont on retrouve déjà l'écho dans le recueil de témoignages intitulé *Le Livre noir*. Participant actif à la bataille de Stalingrad, entré en 1943, avec l'Armée rouge, à Treblinka, il est l'un des premiers journalistes à décrire l'horreur des camps de la mort.

Aussitôt la guerre finie, les attaques contre sa pièce *Si l'on en croit les pythagoriciens*, l'interdiction du *Livre noir*, la répression qui s'abat sur le Comité antifasciste juif, l'antisémitisme d'état à son paroxysme juste avant la mort de Staline, vont contribuer à ce long travail philosophique et littéraire qui marquera ses dernières oeuvres. Le tournant s'amorce avec *Pour une juste cause*, en 1952, début d'une fresque épique sur la dernière guerre, encore conforme aux canons du réalisme socialiste, louée puis sévèrement dénigrée par la critique aux ordres. Le manuscrit du second volet intitulé *Vie et destin* qu'il présente en 1960, où il ose un parallèle entre nazisme et stalinisme, est aussitôt confisqué malgré ses protestations auprès de Khrouchtchev. Ostracisé, n'écrivant plus que "pour le tiroir", comme son roman *Tout passe*, Vassili Grossman meurt désespéré, le 14 septembre 1964, d'un cancer foudroyant.

Vie et destin, paru vingt ans plus tard en Occident à partir d'une copie cachée chez des amis, est reconnue aussitôt comme une oeuvre majeure s'inscrivant dans la tradition humaniste du grand roman russe « Il n'y eut pas de temps plus dur que le nôtre, mais nous n'avons pas laissé mourir ce qu'il y a d'humain dans l'homme ».

LEV DODINE

Né en Sibérie en 1944, il a vécu toute sa vie à Leningrad / Saint-Pétersbourg.

À sa sortie de l'Institut de théâtre, il monte Tourgueniev, Ostrovski, Golding, Raspoutine, Dostoïevski, Williams. En 1983, il prend la direction d'une petite salle de sa ville, qui dépend de la région de Leningrad, le Théâtre Maly. Six ans plus tard, ce petit théâtre est mondialement connu.

C'est l'œuvre de Fedor Abramov qui le fera connaître, en Russie d'abord avec *La Maison* et par la suite dans le monde entier avec *Frères et sœurs*. C'est un événement rarissime qu'un théâtre d'art connaisse un tel succès planétaire. Et l'aventure ne s'arrête pas là, *Les étoiles dans le ciel du matin* de Galine qui raconte l'expulsion des prostituées de Moscou pendant les J.O. de 1980 est un chef-d'œuvre. Mais c'est avec *Gaudeamus* (d'après Bataillon de construction de Sergueï Kalédine) que les étudiants que Dodine vient juste d'intégrer dans son théâtre partiront sur les routes des cinq continents. La MC93 passera ensuite commande au Théâtre Maly de *Claustrophobia*, sur des textes de Vladimir Sorokine et Ludmila Oulitskaïa, une sorte d'arrêt sur image de la Russie post-Gorbatchev. Dodine s'attaque à Dostoïevski. Il monte *Les Possédés*, avec toute la troupe, un spectacle de onze heures acclamé lui aussi. Il adapte aussi à la scène le roman d'Andreï Platonov, *Tchevengour* qui raconte comment l'idée de communisme entre paradis sur terre et communes anarchistes primitives est parvenue dans les lointains villages de Russie.

Au moment où le théâtre devient moins surveillé en Russie, Dodine se met paradoxalement à monter les classiques, Tchekhov, *La Cerisaie*, Platonov, *La Mouette*, *Oncle Vania*. En 2007, il monte *Le Roi Lear* de Shakespeare à Moscou. Il aborde l'opéra en 1995, avec *Elektra* au Festival de Pâques de Salzbourg. Suivent *Lady Macbeth* de Mzensk à Florence (1998), *Mazepa* d'après Poltava, *poème de Pouchkine* à la Scala de Milan (1999), *La Dame de pique* de Tchaïkovski coproduction entre l'Opéra d'Amsterdam, le Mai musical florentin et l'Opéra de Paris (1999-2001), *Le Démon* d'Anton Rubinstein au Théâtre du Châtelet et au Théâtre Mariinski, *Otello* au Teatro Comunale de Florence et récemment *Salomé* de Richard Strauss à L'Opéra de Paris.

Lev Dodine poursuit son enseignement à l'Académie théâtrale de Saint-Pétersbourg où il enseigne depuis plus de trente-cinq ans et où il a formé des générations d'acteurs.



© Viktor Vassiliev



© Viktor Vassiliev

ENTRETIENS AVEC LEV DODINE

Vous avez choisi le roman *Vie et destin de Vassili Grossman* pour votre prochain spectacle alors que la société russe d'aujourd'hui ne souhaite manifestement pas revenir sur son passé.

C'est bien cette capacité d'oubli, cette volonté d'oubli, qui nous ont interpellé. Cela concerne tout aussi bien l'Europe mais surtout, bien sûr, la Russie. On a eu un moment l'espoir de voir le peuple russe affronter ce passé. C'était à la fin des années 80, début 90. Mais ceux qui souhaitaient ce retour n'étaient, en fait, qu'une petite minorité. Nous voulions croire que c'était le peuple alors que ce dernier était fatigué de tout cela. Et il s'est avéré que l'intelligentsia n'en pensait pas moins.

Cela fait une vingtaine d'années, même plus, que j'ai découvert *Vie et destin* et, plus d'une fois, j'ai eu la tentation de le monter. Mais c'est seulement maintenant que j'ai compris qu'il fallait absolument le faire et que j'en avais les moyens.

Nos maux d'aujourd'hui viennent de notre passé. Le présent en tant que tel n'existe pas. Comment, en effet, imaginer un présent sans passé ni futur ? Ce n'est qu'un bout du chemin. Aussi bien, cette volonté d'être uniquement dans le présent est mensongère. Le présent ne peut exister sans perspectives historiques.

Il faut ajouter que ce spectacle entre dans le cadre d'un enseignement. Comme vous le savez notre cursus à l'Académie théâtrale de Saint-Pétersbourg s'étend sur cinq ans et j'avais envie que nos élèves, pour leur premier spectacle, s'imprègnent de valeurs morales susceptibles de les guider dans leur vie et dans leur travail. Cette jeunesse, comme celle de l'époque soviétique, est quelque peu abêtie. Tout spécialement aujourd'hui même s'il s'agit d'une autre idéologie, diffusée par la télévision, où n'est question que de commerce... Il n'en demeure pas moins que la jeunesse reste attirée par l'idéalisme. Elle y est prête avec le danger inhérent de voir cet élan canalisé vers le fascisme, le nationalisme, le fondamentalisme. C'est bien pourquoi il importe de leur enseigner le passé, leur histoire, l'histoire de l'Europe. Et ces trois ans passés avec *Vie et destin* seront déterminants dans leur vie et bien sûr dans la mienne puisque cela va conditionner la vie de notre théâtre.

Comment est né le spectacle ?

Comme toujours, comme pour *Frères et soeurs*, *Gaudeamus*, *Claustrophobia*, nos étudiants ont pris le texte du roman pour leurs exercices. Comme base de leur apprentissage. Au lieu de jouer abstraitement avec " le samovar, on boit le thé ", nous avons voulu que cela se fasse avec les matériaux de Vassili Grossman. Apprendre la technique pure n'a pas de sens... d'abord des exercices abstraits puis ensuite la même chose mais avec du texte. Pourquoi ne pas y aller directement, l'apprenti-acteur doit jouer « à se baigner », bon, il se baigne, il se met à l'eau et puis après ' il n'y a pas de contenu. Au début, ils ne comprenaient rien au livre, ils l'ont bien relu vingt fois depuis qu'ils ont commencé jusqu'à l'examen de première année dont la dominante était le livre. Des bouts d'abord puis ils ont tout joué, enfin ils ont commencé à élaguer. Il y a un an, je leur ai donné une liste des passages dont nous aurions sûrement besoin. Un socle et ils ont encore éliminé, puis on a eu des regrets et on en a rétablis.

L'an dernier, après avoir supprimé définitivement un morceau, on s'est rendu compte qu'on avait eu tort car une fois une ligne adoptée... disons, celle de l'opposition, du contraste... il faut s'y tenir. Ainsi on voit le physicien Strum, un des personnages centraux du livre, qui attend d'être arrêté. Il a peur mais cela ne serait que du bavardage si on ne montrait pas à ce moment-là le goulag, ce qui se passe dans les camps. Sa peur prend un tout autre sens. Ce n'est pas simplement quelqu'un qui a peur.

Avec les personnages de Genia et de Krymov, le commissaire politique qui est arrêté, on touche au problème de la culpabilité collective, l'antienne " on ne savait rien des camps, on ne savait pas ce qui se passait ". J'ai des amis en Allemagne qui me disaient "on ne savait rien, Hitler construisait des autoroutes, il résorbait le chômage, la délinquance avait disparu, tout allait bien, comment aurait-on pu penser que, là-bas, se perpétrait de pareilles choses ". A l'époque soviétique on ne pouvait pas ne pas savoir. Hitler n'anéantissait les siens qu'à de très rares occasions, ses vrais ennemis étaient

les juifs, les communistes, les ploutocrates européens. Staline, comme Lénine avant lui, avait décidé que pour réformer le peuple plus rapidement, il fallait anéantir la paysannerie qui représentait les 3/4 de la population. Tous deux haïssaient les paysans, pour eux il était impossible de fonder une civilisation moderne tant qu'ils subsisteraient. Donc, il les anéantit, car il était du genre à faire ce qu'il disait et à réussir ce qu'il faisait. Tout le monde donc savait en son fort intérieur. Nous le montrerons à travers deux personnages...

Vos élèves connaissaient-ils le roman de Vassili Grossman à leur entrée à l'Académie ?

Ils ne connaissaient pas plus le livre que les événements qui en composent la trame. Ces jeunes gens ne savaient rien si ce n'est qu'un grand homme, appelé Staline, avait existé et qu'à son époque l'ordre régnait, que ce n'était pas le bordel d'aujourd'hui, que la justice triomphait, qu'il n'y avait ni riches, ni pauvres. Incroyable ! Ils ont entre 20 ans et 29 ans, la plupart sont très jeunes. Un de leurs problèmes, comme ils me l'ont confié, est leur difficulté à communiquer avec leurs parents. Ils se sont adressés à eux pour leur poser des questions concernant les sujets qu'ils abordaient dans leur travail sur Vie et destin et ces derniers ne voulaient rien entendre. En fait les parents se sont révélés presque tous « staliniens », que le père soit ouvrier ou bien "businessman", un "businessman" de 40 ans, celui-là précisément qui aurait été proprement liquidé à son arrivée dans un camp de l'époque. Le cauchemar qu'était le stalinisme est devenu un rêve idyllique.

A l'inverse, il s'est trouvé une jeune fille dont le grand-père avait été fusillé sous Staline qui a pu parler avec ses parents mais seulement quand elle leur a dit sur quoi elle travaillait. Ils lui ont raconté alors la vraie histoire familiale. Jusqu'à là, ils n'osaient pas, ils préféraient se taire.

Notre travail théâtral va donc à contre-courant, mais c'est l'honneur du théâtre de résister. J'étais, il y a peu, à Zagreb où l'on s'entretenait du théâtre soviétique de l'époque des Efremov, Efros, Lioubimov, Tovstonogov ... un théâtre à son apogée alors que son contexte politique était plus que difficile. C'était le fait de résister, « la résistance », qui lui donnait sa force. Il fallait s'opposer au mensonge. Aujourd'hui de nouveau, plus que jamais il faut résister, s'opposer au mensonge. S'opposer au mensonge d'état était une tâche noble mais s'opposer à la société, à la nation, à l'opinion publique, est beaucoup moins "noble". Il n'en demeure pas moins que le théâtre ne peut se soustraire à cette mission.

Il va être intéressant de voir comme sera perçu ce que nous dirons du fascisme, du stalinisme, de l'antisémitisme qui n'a jamais été évoqué sur une scène russe. Si on y arrive, ce sera la première fois qu'on parlera de l'Holocauste qui viendra ici en écho à la montée de l'antisémitisme en Europe qui avait laissé en son temps se faire assassiner, sans broncher, des millions de Juifs. On y évoquera aussi l'antisémitisme quotidien du temps de l'Union soviétique, au centre du roman, il y a la tragédie de Sturm, obligé de remplir un questionnaire où il doit indiquer qu'il est juif puis de faire son autocritique. Il craque mais il lui reste assez de force pour le reconnaître.

Le roman de Grossman est complexe, il faut entrer dedans comme quand on entre dans *Guerre et paix*. Cela fait plus de 20 ans que je le lis. Je viens encore de le relire pendant les vacances et j'y ai trouvé plein de choses nouvelles, des pensées nouvelles... Il y a ce fabuleux chapitre sur la pensée scientifique, sur la découverte scientifique transposable parfaitement pour la création artistique. Grossman décrit la naissance d'une idée, son cheminement dans le cerveau, la fulgurance de la découverte...

Notre jeunesse pragmatique avide de recettes veut connaître le mode d'emploi alors que là il s'agit de tergiversations, de doutes, de comment telle erreur va engendrer telle autre et puis brusquement l'idée arrive à maturité alors qu'elle cheminait lentement...

Dire que quand le livre est paru, on a eu des réticences du genre "encore un livre sur le goulag, qu'est-ce qu'il peut bien nous apprendre après Soljénitsyne"... ce dernier a fait d'ailleurs un très bel article sur Grossman.

Comment avez-vous travaillé pour ce spectacle ? Comme pour *Frères et sœurs* vous êtes allés sur les lieux de l'action qui sont comme autant de lieux de mémoire ?

Pour *Vie et destin*, cela fut beaucoup plus difficile que pour *Frères et sœurs*. Dans ce dernier cas, il suffisait d'aller à la campagne, on connaissait déjà beaucoup de choses, les petites vieilles étaient là qui pouvaient raconter.

Par contre le goulag de l'époque de l'Union soviétique vous ne le verrez plus nulle part à la différence d'Auschwitz, car tout a été détruit. Très loin, vous trouverez peut-être, par hasard, un baraquement déglingué dans la taïga...

Un étudiant a consulté les archives du KGB, un autre qui va jouer Strum s'est rendu à Kazan et s'est entretenu avec des habitants qui se souvenaient des savants " évacués ". Il est important de sentir l'odeur de l'époque, cela évite les lieux communs, les stéréotypes si présents dans l'art soviétique mais aussi aujourd'hui où on embellit le passé, où on veut vous faire croire à la « beauté » des années trente. Beaucoup de films, spécialement pour la télévision, ont été tournés récemment sur cette époque. L'exemple le plus flagrant est celui de l'adaptation de la Saga moscovite de Vassili Axionov. Alors que dans le livre un tchékiste, agent provocateur, viole une opposante, dans l'adaptation télévisuelle, il écoute sa victime réciter des poèmes de Mandelstam !

Avec notre collectif, nous avons pu séjourner à Norilsk, un des hauts lieux du goulag. Nous avons trouvé un ossuaire dans la taïga, rencontré d'anciens zeks âgés, des vieux et des vieilles. Cela avait d'abord pris un petit caractère officiel mais la vodka aidant (celle que nous avons apportée), le pain et le sel, les langues se sont déliées. C'étaient surtout des paysans déportés parmi des dizaines de millions de paysans. Beaucoup des survivants sont restés sur place et ceux qui étaient repartis chez eux sont même souvent revenus " c'était trop triste là-bas ". Au début, ils nous disaient que cela n'avait pas été si terrible que ça, qu'il n'y avait pas eu tellement d'horreurs et puis dès qu'ils se sont mis à raconter, ils se sont lâchés.

Ensuite nous avons été à Auschwitz, un autre choc. J'avais déjà été à Buchenwald mais je n'avais pas rien vu d'aussi près, si en détails. Nous avons interrogé des survivants des sonderkommandos, des victimes eux aussi, Je leur ai demandé de quoi ils parlaient entre eux en accomplissant leur tâche...

On a fait un filage dans le camp grâce à nos amis polonais qui nous ont beaucoup aidés. Nous avons joué la nuit, dans le noir, sans public. Ils n'ont jamais aussi bien joué mais une fois revenus, à Saint-Pétersbourg, pour les mêmes scènes, c'était fini, ils étaient tout ce qu'il y a de mauvais. Heureusement que nous avons filmé à Auschwitz !

Quand bien même notre spectacle ne devrait avoir aucun succès, ces trois ans passés ensemble ainsi n'auront pas été vécus en vain.

Vous avez été à Stalingrad ?

Non, car la guerre n'est pas présente dans le spectacle. Impossible de jouer la guerre et la paix. Il faut choisir. Impossible de tout mettre, nous avons choisi un format de 3 heures 30 avec deux entractes. Si nous l'avions fait en deux soirées, nous aurions dû dans ce cas inclure la guerre, ce qui n'était pas dans nos moyens...

Combien d'acteurs ?

Vingt-cinq en tout. Ce qui est peu pour une telle histoire. Des étudiants, des stagiaires, des acteurs chevronnés de la troupe.

Et le décor, l'espace scénique ?

Comme pour *Gaudeamus*, *Claustrophobia*, *Platonov*, j'ai travaillé avec Alexis Porai Kochets. Je crois que nous avons trouvé la solution : un espace unique pour toute l'action. Un espace lyrique parce que chez Grossman rien n'est purement épique, il y a un profond psychologisme, un profond lyrisme. Les motifs lyrico-philosophiques doivent se fondre et en même temps contribuer à la distanciation brechtienne. On ne peut représenter Auschwitz sur scène alors que ce serait possible au cinéma si on a le talent d'un Guerman. Dans *Kroustaliou*, ma voiture, le cinéaste a réussi, si ce n'est tout, du moins à rendre l'atmosphère de l'époque, l'air du temps, la facture. Au théâtre, c'est impossible. Il y aura des motifs mais Auschwitz est impossible à représenter. Pareil pour le goulag. On a bien trouvé un baraquement délabré... Les lieux de l'action seront les suivants : le goulag, les camps allemands symbolisés par Auschwitz, Moscou (l'appartement et l'institut de recherche), Kouïbichev, la ville de l'évacuation, et pour finir, l'offensive des tanks de Stalingrad. Chez Grosman tout est lié, tout est organique et Novikov qui commande l'offensive des blindés, amoureux de Genia dont l'ex-mari, Krymov, a été arrêté, trouve une liberté incroyable grâce à cet amour jusqu'à désobéir à un ordre de Staline pour épargner ses hommes. Le roman de Grossman est rempli de motifs très fins comme celui-là. Encore faudra-t-il les donner à voir et à entendre...

Quelques jours après ma rencontre avec Lev Dodine je suis tombé dans un livre de Erri De Luca sur cette phrase qu'aurait très bien pu écrire Vassili Grossman : « Quand l'armée russe ouvrit les portes d'Auschwitz et de Birkenau, elle ne s'aperçut pas tout de suite qu'elle avait forcé la suprême cathédrale de l'infamie. C'était l'après-midi du 27 janvier 1945. Dans un entrepôt du camp, on trouva rassemblées et emballées sept tonnes de cheveux. Les nazis tondaient le troupeau de Yod, avant de l'anéantir ».

L'armée russe qui avait remporté à Stalingrad la première grande victoire sur l'infamie...

Propos recueillis par Michel Parfenov le 13 septembre 2006 à Paris



© Viktor Vassiliev

Jugez-vous pertinente la comparaison qui est faite entre *Vie et destin* et *Guerre et paix* ?

C'est la plus juste, on a appelé *Vie et destin* le *Guerre et paix* du XXe siècle. Dans *Guerre et paix* il n'y a pas que Napoléon et la Russie, il y a l'humanité. Cela se passe en Russie parce que Tolstoï y vivait. De même *Vie et destin* se passe en Union soviétique parce que dans ces années tragiques Vassili Grossman y vivait et y créait. Dans ce roman tout se trouve réuni : son expérience de la guerre, la mort de sa mère dans le ghetto et le fait que Grossman a été l'un des premiers en Europe à voir l'enfer des camps nazis – il est entré à Treblinka avec les troupes russes. Le roman de Grossman explique beaucoup de choses de l'histoire russe et européenne.

Votre travail de près de trois ans est-il lié à l'importance du spectacle ?

S'il faut être tout à fait précis, je dirais que je vis avec ce roman depuis 1985, depuis que je l'ai lu pour la première fois. Mais le vrai travail a eu lieu avec mon nouveau cycle d'enseignement : je voulais donner à de tout jeunes étudiants un bagage artistique et humain pour leur ouvrir de nouveaux horizons, faire d'eux des artistes à part entière. C'était un travail pédagogique, un travail de recherche. C'est pourquoi nous avons tellement voyagé sur les lieux des anciens camps, nous avons été à Norilsk, à Auschwitz, nous avons consulté des archives, relu Soljenitsyne, Chalamov, Guinzburg, Orwell.

Il se trouve que la première a eu lieu en 2007, 70 ans après l'année 1937, l'année de la Grande Terreur...

Ce n'était pas prémédité. L'année 37 n'est pas la seule année tragique de notre histoire. Bien sûr ce fut l'époque des fameux procès, on tuait des gens très connus, mais des millions de gens ont été envoyés dans les camps et pas seulement cette année-là ! L'histoire – ce n'est pas notre profession, la nôtre est de faire des spectacles, mais quand bien même nous ne voudrions pas nous éloigner des faits, de toute façon nous débouchons sur le thème central qui est celui du choix moral ; l'acteur ne fait-il pas lui aussi un choix moral en même temps que son personnage ?

Vous êtes certain que tout ceci est actuel ?

La grande littérature n'est jamais inactuelle. Si on veut parler du problème du choix : chacun de nous, à chaque instant, fait des choix. Refuser de faire un choix moral est déjà un choix, irréversible. Convoquer aujourd'hui l'éthique et la morale – que voulez-vous de plus actuel ? Et notre histoire ? Celui qui refuse de regarder en face l'horreur du passé se condamne à un futur tout aussi tragique. Il ne s'agit pas d'une répétition exacte – les choses sont beaucoup plus complexes, précises et il faut les démêler. Tant que nous ne prendrons pas conscience que chacun de nous est responsable, rien ne changera. Tant que le goulag existe, tant que l'injustice existe, je suis au goulag, et je suis une victime de l'injustice. Même si cette injustice ne m'a pas concerné personnellement. Qu'est-ce qui pourrait être plus actuel ?

Votre famille a-t-elle été directement concernée par le goulag ?

Ma famille, non, mais comme on dit les balles ne passaient pas loin. Mon père était un scientifique très important, un géologue. Je me souviens très bien comment en 1949, j'avais 5 ans, nous passions l'été à la datcha et ma mère, ma sœur, mon frère et moi, nous allions chercher mon père au dernier train, celui qu'il prenait toujours. Parfois il le ratait et ma mère alors devenait livide parce qu'à l'époque à son institut il y avait des réunions – on poursuivait les scientifiques, pas seulement les juifs – et ils étaient souvent arrêtés juste à l'issue des réunions. Si mon père n'était pas dans le dernier train, nous allions le matin le chercher au premier train. Il fallait supporter l'horreur de ces non-retours. Je me souviens jusqu'à aujourd'hui du nom de son maître, il s'appelait Edelman, un scientifique de très grand renom, un des fondateurs de la géologie soviétique. Il avait 84 ans, il a été arrêté et on ne l'a plus jamais revu. Encore un souvenir précis : c'était déjà en 1956, quand les gens ont commencé à revenir des camps. Beaucoup d'anciens collègues de mon père qui, après leur

libération, venaient à la maison. Je me souviens de l'académicien Vologdine. Il arrivait du goulag et était passé chez nous sur le chemin de Moscou et ma mère lui avait préparé de l'oie avec une recette à elle. Mais quand on a servi l'oie, l'académicien n'a rien pu manger – on lui avait cassé toutes les dents pendant les interrogatoires. Je n'oublierai jamais cette scène, personne à table n'y a touché, on a vite enlevé le plat, et plus jamais ma mère ne l'a fait. Mon frère, qui lui aussi est géologue, était un élève du célèbre Ourvantsev. Ourvantsev a passé dix-huit ans dans les camps de Norilsk, par la suite j'ai fréquenté sa famille. Bref, j'ai eu souvent l'occasion de rencontrer des gens qui avaient été dans les camps staliniens.

Le roman est énorme, son contenu pourrait être la matière d'une série à épisodes, pas d'un spectacle. Il y a déjà eu des tentatives de faire des adaptations à partir d'extraits du livre. Vous, vous prenez le livre dans son intégralité ?

Il y a eu le film de Frederick Wiseman, *La dernière lettre*, la lettre de la mère du héros principal, Victor Strum, écrite au ghetto. Cette lettre est devenue le leitmotiv de notre spectacle. Nous avons dû renoncer à beaucoup d'éléments et nous n'avons gardé que ce qui nous semblait essentiel : pourquoi la peur est-elle si profondément enfouie dans nos consciences, pourquoi ceux que ce système anéantissait continuaient à croire en lui.

Vous avez dit que lors des répétitions les parents de certains étudiants s'inquiétaient d'un spectacle à partir de ce roman.

Oui, au début il y a eu des problèmes. Il s'est avéré que certains parents étaient des thuriféraires déclarés ou discrets de Staline. La mère d'une étudiante a commencé par s'inquiéter puis, après la répétition générale, elle a parlé toute la nuit avec sa fille, je pense qu'elles ont commencé à mieux se comprendre l'une l'autre, après cela. Une autre étudiante a appris récemment que son grand-père, un paysan, avait été arrêté et fusillé, ses parents ne lui en avaient pas parlé jusque-là.

Avant la première officielle à Saint-Petersbourg, vous avez joué à Norilsk, en Sibérie. Comment le spectacle y a-t-il été reçu ?

Aussi bien à la répétition générale qu'aux deux représentations les salles étaient archicomblées. Et quand les artistes sont venus saluer la première fois, comme à un commandement la salle s'est levée. Je n'avais jamais vu cela à Pétersbourg. Cette réaction évidemment n'était pas univoque. J'ai vu des yeux baissés, des visages sombres, l'atmosphère n'était pas seulement festive. Beaucoup pleuraient et même quelqu'un était furieux contre nous. Des gens venaient dans les coulisses, le visage chaviré, des gens jeunes, des anciens zek, des gens âgés qui avaient été envoyés au camp encore tout jeunes. Par exemple ceux qu'on avait envoyés ici adolescents depuis le sud de l'Ukraine. Je me souviens d'une femme en particulier qui nous a parlé d'elle, nous a montré des documents. Leur empathie, leur accueil ont été ce qu'il y a de plus important dans cette première à Norilsk.

On entend souvent dire : pourquoi remuer le passé ? Tout est déjà écrit dans les manuels scolaires. Comme me l'a dit une connaissance, n'en parlent que ceux qui ont quelqu'un dans la famille qui a été arrêté.

C'est une horrible logique d'esclaves. Le passé est donné pour cela même, pour qu'on le remue. L'unique expérience que nous avons c'est notre passé. L'horreur du futur nous est encore inconnue, et pour que ce futur soit le moins épouvantable possible, nous ne devons pas seulement remuer le passé mais nous devons l'étudier. En Russie, on n'a jamais voulu connaître l'histoire ou on l'a travestie de peur de trouver quelque chose de mauvais. En Allemagne, par exemple, il ne se passe pas une année sans que soient publiées des études sérieuses sur la période hitlérienne, des films y sont consacrés périodiquement, des spectacles. Bien que là-bas cette période ait été courte comparée à notre système qui a duré près d'un siècle. Peut-être que nous ne voulons pas creuser plus avant parce que nous sommes tous des enfants de ce système ? C'est en cela, à mon avis, que réside le plus terrible de sa nocivité, le signe qu'il reste vivant. Tant que nous ne comprendrons pas

que la responsabilité n'est pas seulement celle de Staline et du parti, mais de tous ceux qui ont permis qu'un tel pouvoir existe, nous continuerons à rester dans le passé.

Cela a une résonance pessimiste. Si vous êtes pessimiste, pour qui avez-vous fait ce spectacle ?

D'un côté pour moi. D'autre part, il est impossible de ne pas discuter de ce qu'on trouve erroné, pour soi et pour ceux qui sont capables d'entendre. Le pessimisme n'est pas une si mauvaise qualité, il garantit contre beaucoup de déceptions, mais n'exonère pas de ses responsabilités. C'est une pensée de Grossman : le pessimisme exige du courage, il oblige à faire ce que l'optimisme n'entreprendra jamais.

Extraits traduits et adaptés du russe par Michel Parfenov



© Viktor Vassiliev

LES ÉCHOS DE LA PRESSE



La deuxième vie de « Vie est destin »

Lev Dodine adapte au théâtre le monumental roman antitotalitaire de Vassili Grossman. Un choix courageux au moment où les démons du racisme et de la xénophobie relèvent la tête sur les bords du Dniepr.

« Vous êtes juifs, mais vous êtes des gens bien quand même. » Nous sommes à Moscou, la bataille de Stalingrad bat son plein, le physicien Strum regagne son domicile, son épouse offre un pain à leur chauffeur, qui la remercie avec cette phrase terrible. C'est l'une des premières scènes de « *Vie et Destin* », de Vassili Grossman, dans l'adaptation théâtrale de Lev Dodine, directeur du Théâtre Maly de Saint-Petersbourg. Ce Jean Vilar russe est un grand explorateur de l'histoire de son pays. Il a déjà monté « *Frères et Sœurs* », d'après Fédor Abramov, plongée au cœur de la paysannerie russe : une splendeur de huit heures et un succès mondial. Cette fois, il ausculte la convergence entre stalinisme et nazisme, au cœur de l'œuvre de Grossman, roman capital du siècle dernier. Par l'entremise d'Andreï Sakharov (qui en avait un brouillon sur microfilm), Lev Dodine découvre « *Vie et Destin* » en 1985, quatre ans avant sa parution en Russie – le manuscrit était porté disparu dans les archives du KGB, qui l'avait confisqué quand Grossman l'avait remis à son éditeur en 1962, deux ans avant sa mort. « *J'ai dévoré ce roman en deux nuits, raconte Dodine, fasciné par la dimension humaine, historique, philosophique de ce brûlot dont un écrivain des années 1960 disait : « le Docteur Jivago », c'est un petit rien du tout puant et minable à côté de la grande puanteur qui va envahir le monde si on publie Grossman... D'ailleurs ce livre continue à provoquer une véritable haine chez nombre d'écrivains russes, qui lui reprochent de mépriser le peuple !* »

Il y a trois ans, Dodine décide de mettre ce roman au cœur de l'enseignement qu'il dispense aux jeunes acteurs de l'Académie théâtrale. Au début, les rôles ne sont pas distribués, chacun choisit des bouts de scène, s'empare d'un personnage. Des acteurs de sa troupe permanente rejoignent les cadets. Le metteur en scène choisit de laisser à l'écart dans son adaptation les chapitres sur Stalingrad : « *L'essentiel, et le plus redoutable, ne se passe pas à la guerre.* » Son spectacle gravite autour de la figure du savant Strum, un peu un double de Vassili Grossman, qui coordonna, à la demande de Staline, un « Livre noir » sur les

exactions commises par les nazis contre les juifs avant de subir l'antisémitisme soviétique.

Le spectacle, à l'instar du roman, est construit en actions simultanées. Le décor est unique – un fatras de vieux meubles et de journaux froissés-, coupé en sa diagonale par un filet de volley-ball métallique. On est au goulag, dans un camp nazi ou à l'Institut des Sciences. On retrouve les moments cruciaux du roman, ainsi le discours du SS Liss, qui entend prouver au bolchevique Mostovskoï la parenté de leurs idéologies, ou « la Dernière Lettre » envoyée à son fils par la mère de Strum avant de mourir dans un camp nazi.

Le travail de préparation a duré trois ans. Dodine s'est rendu avec ses comédiens dans un ancien goulag et à Auschwitz, où ils ont fait un filage du spectacle. « *Ce fut, raconte une jeune actrice, un bouleversement puissant qui nous a donné la conscience de l'importance de ce que nous avons à jouer une meilleure compréhension de ce que nous demande Dodine.* » Un travail exigeant fondé sur la mémoire émotionnelle de l'acteur, dans la tradition chère à Stanislavski. La direction d'acteurs de Dodine est précise, dense, généreuse. Il leur demande d'être vrais, vivants. Pendant les répétitions, les indications fusent, ainsi à Strum : « *Tu es encore gaillard, ce cède pas déjà ; l'entreprise de déstabilisation ne fait que commencer.* » Ou à tous : « *Aujourd'hui, on peut tout dire parce que tout est permis. Mais si demain ce n'était plus le cas, 99 % des gens se tairaient.* » Evidemment, les acteurs ont aussi lu des piles de livres. « *Au théâtre comme dans la science ou dans la vie, commente Dodine, il n'y a pas de connaissance superflue.* »

Sans préjuger du résultat, il est clair que ce spectacle va susciter une véritable onde de choc tant coexistent dans la Russie d'aujourd'hui une volonté d'oubli du passé, la nostalgie du communisme, la douleur de la perte d'une croyance et la haine de l'étranger, dont témoignent notamment les assassinats d'étudiants africains. Tous les acteurs rencontrés en attestent. Tard dans la nuit, Dodine confiera qu'avec ce travail il se sent « *aussi minoritaire que les intellectuels français qui, dans les années 1970, voulaient revenir sur la guerre d'Algérie.* »

Odile Quirot